

Les écrivains belges et la nature

de l'observation à l'éveil écologique

C A R N E T

P É D A G O G I Q U E



Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par Laura Delaye, détachée pédagogique pour la collection Espace Nord à la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle vérifie aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Les documents iconographiques qui illustrent le présent dossier sont fournis par les **Archives & Musée de la Littérature** (www.aml-cfwb.be) ; ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**. Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



F É D É R A T I O N
WALLONIE-BRUXELLES

© 2023 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © AML – François Jacqmin (ML 11557/15/5)
Mise en page : Emelyne Bechet

Table des matières

1.	Introduction	7
1.1.	Petite histoire des liens entre la nature et la littérature	7
1.2.	Du sentiment de nature à la naissance de l'écologie, l'évolution des genres, l'apparition de nouveaux concepts	8
2.	Littérature et nature en Belgique : panorama	11
2.1.	Marie Gevers.....	11
2.2.	Madeleine Ley.....	14
2.3.	Liliane Wouters.....	16
2.4.	Nelly Kristink.....	17
2.5.	Camille Lemonnier	18
2.6.	André Baillon.....	19
2.7.	Paul Willems	22
2.8.	François Jacqmin.....	24
3.	Un cas particulier : Maeterlinck.....	27
3.1.	<i>La Vie des abeilles</i>	29
3.1.1.	De l'anthropomorphisme à la satire politique.....	29
3.1.2.	De la biologie à la poésie.....	31
3.1.3.	De l'observation de la nature à la conscience écologique	32
3.1.4.	Propositions pédagogiques	32
3.2.	<i>La Vie des fourmis / La Vie des termites</i>	34
3.2.1.	De la pratique entomologiste à l'érudition	34
3.2.2.	Du naturalisme au symbolisme.....	34
3.2.3.	Du naturalisme à la politique.....	35
3.2.4.	Du naturalisme à l'écologie	36
3.2.5.	Propositions pédagogiques	37
4.	Bibliographie	39
4.1.	Sources livresques et revues	39
4.2.	Sources internet.....	40

1. Introduction

1.1. Petite histoire des liens entre la nature et la littérature

Lieu de ressourcement, d'angoisse et de fusion, la nature est omniprésente dans la littérature depuis l'Antiquité.

Si elle occupe une place importante dans les textes grecs et romains, la nature constitue la thématique centrale des *Bucoliques* de **Virgile** (-37) qui, s'inspirant de la pastorale grecque, fait dialoguer des bergers sur la vie champêtre. Ceux-ci mènent une vie tranquille en harmonie avec la nature.

Cette littérature, c'est aussi celle qu'a étudiée **La Fontaine**. Celui qui fut « Maître des eaux et forêts » en province avant d'être le célèbre auteur des *Fables* (1668-1694), émerge en littérature à une époque où le courant artistique dominant, le classicisme, réserve aux peintres l'imitation de la nature. Se distinguant de ses contemporains, La Fontaine, marqué par ses origines, fait du décor rural un élément indissociable de ses fables où plantes et animaux sont régulièrement dotés de caractéristiques humaines.

Un siècle plus tôt, **Ronsard** avait déjà donné de la nature une vision anthropomorphique. Leur attribuant le rôle de confident, l'écrivain livrait ses inquiétudes et ses craintes aux éléments naturels : fleurs, forêts, près et ciel devenaient alors témoins de ses angoisses. Et comme La Fontaine un siècle plus tard, c'est dans la littérature antique que Ronsard puise ses sources d'inspiration. La nature qu'il dépeint est donc également celle qu'avant lui Virgile et Horace ont décrite. Néanmoins, si le lexique et les thèmes semblent parfois empruntés aux auteurs antiques, la relation fusionnelle à la nature annonce la vision des poètes romantiques du XIX^e siècle.

Cette vision romantique d'un environnement naturel propice à l'expression des sentiments humains s'exprime en réalité dès le XVIII^e siècle, chez **Jean-Jacques Rousseau**. Dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761), l'auteur se livre à un « éloge de la vie champêtre » qu'il oppose « aux tracasseries, aux mensonges et aux vaines ambitions de la vie urbaine ». Il poursuit cette réflexion dans *Émile ou de l'Éducation* (1762) où il s'adonne à une virulente critique contre la civilisation. Il y défend l'idée d'une éducation à la campagne, isolée de la famille, la société et les livres et dont l'observation de la nature constituerait le fondement. Quelques années plus tard, dans *Les Confessions* (1782-1789), Rousseau se livre à une description romantique de la nature qu'il parcourt à pied de Paris à Chambéry, avant d'évoquer dans *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1782) une nature apaisante et accueillante où sa solitude pourra trouver refuge. Comme le feront Lamartine ou Chateaubriand après lui, Rousseau décrit l'harmonie entre le paysage d'automne et son âme mélancolique, exprimant par là même sa communion avec les éléments naturels.

Inhérent au courant romantique, le thème de la nature devient donc majeur et incontournable dès la fin du XVIII^e siècle. **Chateaubriand** décrit dans *Atala* (1801) la vie simple de deux êtres primitifs dans une nature accueillante, retirée du monde civilisé. Cette nature exotique diffère de celle qu'il a découverte en Bretagne, dans le parc de Combourg, où il a longtemps vécu, mais s'en rapproche par l'apaisement qu'elle suscite. Véritable échappatoire, la nature permet, en effet, aux romantiques de s'isoler d'un monde dans lequel ils peinent à se retrouver. Mais ce lieu de refuge devient aussi le miroir de leurs émotions. L'automne, saison propice à la mélancolie devient un thème de prédilection. **Lamartine** célèbre ainsi cette saison où « le deuil de la nature convient à [sa] douleur¹ » et fait des arbres, vallons et rochers ses confidents, ceux à qui il pourra exprimer son moi profond et ses états d'âme.

¹ LAMARTINE (Alphonse de), « L'Automne », dans *Les Méditations poétiques*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2006.

Quelque temps plus tard, dans le poème « Correspondances » (1857), **Baudelaire** fait de la nature un lieu où l'homme peut entrer en communication avec le monde spirituel (la nature devient « un temple » et l'homme traverse des « forêts de symboles² ») annonçant ainsi les textes de Rimbaud et des symbolistes.

Le xx^e siècle voit le regain du thème de la nature dans la littérature. Le genre romanesque, qui lui avait jusqu'ici accordé assez peu de pages (à l'exception de Georges Sand qui célèbre la vie paysanne plus que la nature elle-même), en fait cette fois, plus qu'un décor, un véritable personnage. Ainsi, **Colette** évoque la nature idyllique de son enfance dans *Sido* (1929) et à la même époque se développe une veine régionaliste avec des auteurs comme Genevoix, Ramuz ou Bosco qui célèbrent la vie rurale dans leur campagne natale, à un moment où les progrès techniques sont sources de multiples angoisses.

Avec **Giono** le roman de la nature prend une voie nouvelle. Né dans un petit village de Haute-Provence qu'il n'a pratiquement jamais quitté, le Manosquin voue un véritable culte à la nature. Décidé à consacrer sa vie à l'écriture après avoir côtoyé des bergers de sa région, il se fait le chantre d'un monde paysan utopique à travers des romans comme *Un de Baumugnes* (1929) ou *Colline* (1929). Sa nouvelle *L'Homme qui plantait des arbres* (1953) relate l'histoire d'un berger qui fait renaître sa région en plantant des arbres et pose les jalons d'un nouveau type de littérature, explicitement sensible à l'écologie.

Proposition d'activités

Deux activités en lien avec l'UAA 1 (Rechercher, collecter l'information et en garder des traces) et l'UAA 2 (Réduire, résumer, comparer, synthétiser) peuvent être proposées aux élèves à la suite de ce texte :

- Enrichissez ce texte d'extraits choisis avec pertinence afin d'illustrer les explications données.
- Effectuez des recherches (par groupes) sur les liens entre les écrivains belges et la nature dans le but de retracer un panorama semblable à celui découvert (1.1.). Comparez ensuite la situation en France et en Belgique.

Demander aux élèves de conserver précieusement leurs notes. La partie 2 (« Littérature et nature en Belgique ») constituera le corrigé de l'exercice.

1.2. Du sentiment de nature à la naissance de l'écologie, l'évolution des genres, l'apparition de nouveaux concepts

Au XVI^e siècle déjà, Ronsard s'indigne du manque de respect de l'homme vis-à-vis de la nature et souligne l'importance de préserver les forêts :

Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras !
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force,
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?
Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de si peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses,

² BAUDELAIRE (Charles), « Correspondances », dans *Les Fleurs du mal*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 1972.

Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses ?

Ronsard (Pierre de), « Contre les bûcherons de la forêt de Gastine », dans *Élégies XXIV* dans *Ronsard. Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, p. 147.

Plus de deux cents ans après, alors que le terme n'existe pas encore, Rousseau exprime l'idée de l'existence d'un **écosystème** dont l'homme devrait tenir compte :

Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverse que soit la structure des végétaux, elle ne frappe pas assez un œil ignorant pour l'intéresser. Cette constante analogie, et pourtant cette variété prodigieuse qui règne dans leur organisation, ne transporte que ceux qui ont déjà quelque idée du système végétal. Les autres n'ont, à l'aspect de tous même ce qu'il faut regarder ; et ils ne voient plus l'ensemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports et de combinaisons qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur.

Rousseau (Jean-Jacques), *Les Confessions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2009, p. 642.

Il souligne l'importance de vivre au plus près de la nature et de la comprendre pour éviter sa destruction.

Ce n'est cependant qu'en 1953 que paraîtra *L'Homme qui plantait des arbres*, récit que l'on peut aujourd'hui considérer comme le **premier manifeste de la cause écologique**. Jean Giono, en imaginant la vie d'un berger qui fait renaître une région aride de Provence en plantant inlassablement des chênes, illustre les fondements du **développement durable**. Son récit, d'une grande actualité, se clôt par ce qui semble être un écho à de nombreux appels lancés aujourd'hui :

Quand je réfléchis qu'un homme seul, réduit à ses simples ressources physiques et morales, a suffi pour faire surgir du désert ce pays de Canaan, je trouve que, malgré tout, la condition humaine est admirable.

Giono (Jean), *L'Homme qui plantait des arbres*, Paris, Gallimard, 1996, p. 29.

En effet, cette idée d'un homme qui, par sa seule volonté, va faire revivre une région en la reboisant petit à petit rappelle ces propos de Stéphane Hessel qui, en 2013, affirmait :

Chacun, en tant que modeste membre de sa société, elle-même avec d'autres sociétés sur la voie de la société mondiale, peut réaliser une infime part de la volonté portée par cette réforme, et ce dans son environnement le plus proche. Il n'est pas indispensable de se rendre à New York et d'aller discuter au Conseil de Sécurité. Une personne peut très bien être à Paris et se dire « Ici, dans le 14^e arrondissement, il y a bien peu d'arbres, nous devons faire quelque chose. » Et ces actions se généraliseront à travers l'impératif catégorique afin que toutes nos actions aient un sens commun.

Hessel (Stéphane), *À nous de jouer*, Paris, Autrement, 2013, p. 153.

La légende du colibri, racontée par Pierre Rabhi, en exergue de l'ouvrage collectif *Se changer, changer le monde*³, notamment, trouve en outre une parfaite illustration dans l'histoire de ce berger provençal. La légende amérindienne raconte comment, lors d'un spectaculaire incendie, un colibri se mit à aller chercher de l'eau avec son seul petit bec pendant que les animaux, tétanisés, l'observaient perplexes. Lorsque le tatou l'interpela sur sa vaine agitation, le colibri lui répondit qu'il faisait sa part...

Trois ans seulement après la parution de la nouvelle de Giono, Romain Gary publie *Les Racines du ciel* et obtient le prix Goncourt. Ce roman dont il dira lui-même, des années plus

³ ANDRE (Christophe), KABAT-ZINN (Jon), RAHBI (Pierre), RICARD (Matthieu), *Se changer, changer le monde*, Paris, J'ai lu, coll. « L'Iconoclaste », 2013, p. 9.

tard, qu'il traite du problème « de la protection de la nature⁴ », aborde une dimension nouvelle, plus ciblée, celle de la protection animale. Il n'est donc plus question d'évoquer seulement une nature inanimée. Morel, le héros du roman, lutte avec acharnement contre l'extermination des éléphants en Afrique. Cette fois, le point de vue de l'homme sur la nature se met en retrait, au profit de l'animal et il n'est pas rare que « les hommes prennent les traits des animaux⁵. »

Aujourd'hui, l'écologie est devenue un enjeu majeur et l'écriture de la nature, abondante, prend différentes formes. Des promenades dans des lieux familiers évoluant au fil des saisons aux récits de voyages et témoignages de solitude dans la nature, sans oublier les essais sur les rapports entre l'homme et la nature ou encore les fictions, la nature semble être une source d'inspiration inépuisable. Sauvage, lointaine, familière ou hostile, elle donne lieu à des récits d'une grande variété. Citons, parmi bien d'autres, *Dans Les Forêts de Sibérie* (2011) de Sylvain Tesson, *Sans l'orang-outan* (2007) d'Éric Chevillard et *L'Homme qui a vu l'ours* (2006) de Jean Rolin. Et il est intéressant de constater une évolution importante des rapports entre l'écrivain et la nature : il ne s'agit plus seulement de la célébrer comme une muse mais d'inciter à la prise de conscience urgente de sa protection nécessaire.

Cet intérêt de la littérature pour la question environnementale a donné lieu à une discipline nouvelle : l'**écopoétique**, qui étudie les choix d'écriture propres à ces textes s'intéressant à la protection de la nature. Des procédés comme les **métaphores**, l'**anthropomorphisme**, la **personnification** et le **zoomorphisme** sont analysés afin de mettre en avant le rapport entre l'homme et les éléments naturels qui s'y trouve exprimé.

Proposition d'activités

UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces

Afin de faire le point sur la présence de la nature dans la littérature contemporaine, effectuez des recherches et complétez la liste des œuvres citées dans l'avant-dernier paragraphe du texte (1.2. *Du sentiment de la nature à la naissance de l'écologie...*). Classez les œuvres trouvées dans le tableau suivant :

Promenades	Récits de voyage	Témoignages de solitude	Essais	Fictions

⁴ GARY (Romain), « Préface », dans *Les Racines du ciel*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1980, p. 12.

⁵ SCHOENTJES (Pierre), *Ce qui a lieu Essai d'écopoétique*. Marseille, Wildproject, coll. « Tête nue », 2015, p. 65.

2. Littérature et nature en Belgique : panorama

Remarque pour le professeur

Diverses activités adressées aux élèves sont proposées au sein même du texte de manière à ce que celui-ci puisse être donné tel quel en classe.

En Belgique, nombreux sont les écrivains à s'être intéressés à la nature.

Lorsque naît le pays, le romantisme triomphe en Europe depuis plusieurs années déjà. Il touchera, par conséquent, les écrivains belges avec un léger décalage et quelques nuances. Si la **poésie de Lamartine ou Hugo** se mêle aux influences germaniques de Goethe ou Schiller, c'est avant tout la mission sociale de l'écrivain ainsi que son rôle dans la constitution de l'identité nationale que retient le courant belge. Le **roman historique** y occupe donc une place de choix. Plus modéré, le romantisme persistera plus longtemps en Belgique que chez ses voisins européens. Son influence se fera par ailleurs encore ressentir chez des écrivains du XX^e siècle.

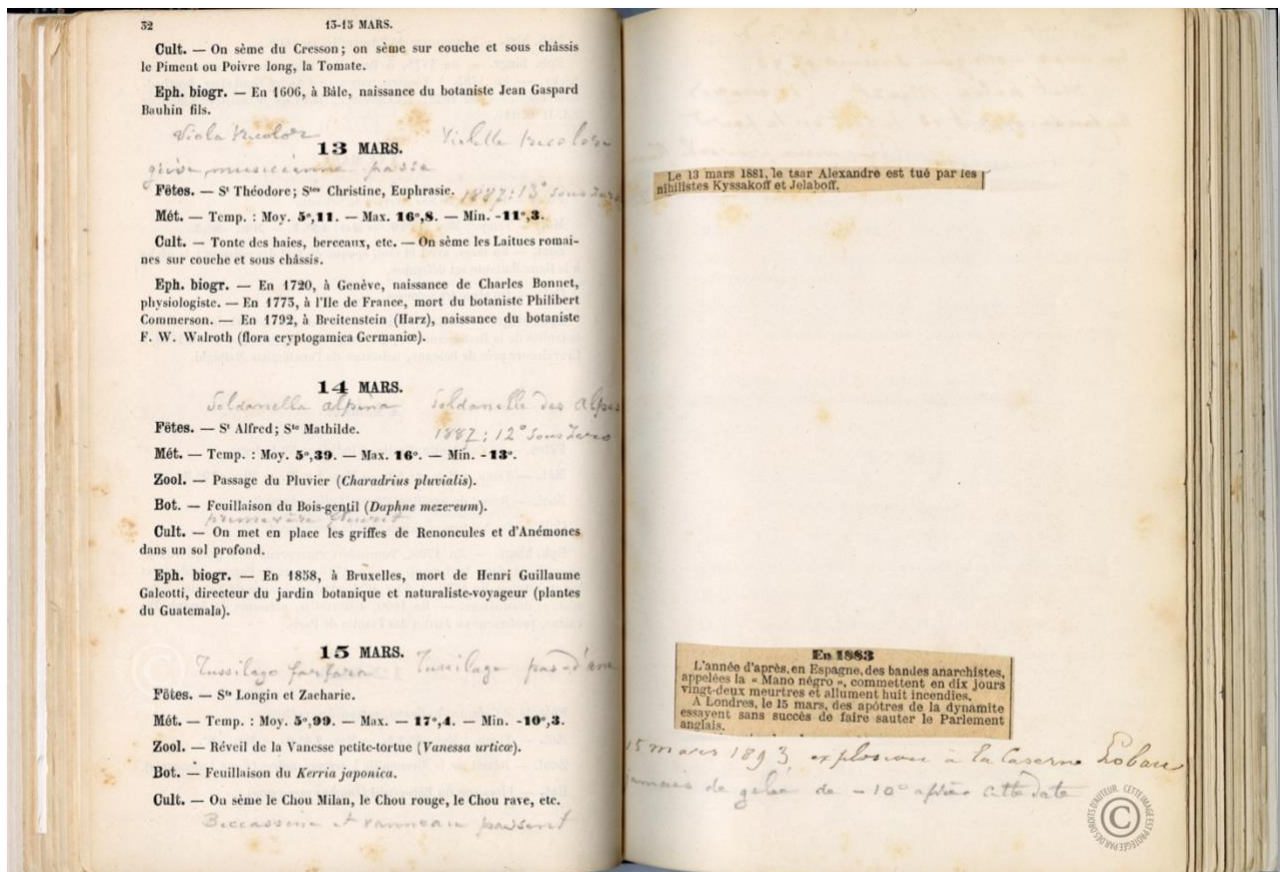
2.1. Marie Gevers



Marie Gevers © AML (ML 330/110)

Née en 1883 dans le domaine de Missembourg où elle passera la majeure partie de sa vie, Marie Gevers découvre Jean-Jacques Rousseau dans la bibliothèque familiale à l'âge de 16 ans. Coupée du reste du monde, comme le fut Rousseau sur l'île Saint-Pierre au milieu du lac de la Bienne, la famille Gevers s'intéresse à l'astronomie, à la botanique et aux herbiers que l'auteur des *Rêveries du promeneur solitaire* appréciait tant. À l'âge de six ans, Marie ne prendra pas le chemin de l'école mais sera éduquée par sa mère, qui l'initiera à la réalité florale et animale,

dans le domaine entouré d'un vaste parc, ce qui n'est pas sans rappeler l'apprentissage préconisé par Rousseau dans *Émile ou de l'Éducation*. Vivant au plus près de la nature, Marie Gevers est donc marquée par la lecture de Rousseau qui, depuis l'écriture des *Confessions*, est considéré comme le précurseur du romantisme. Toute son œuvre sera ainsi tournée vers les phénomènes naturels et la communion de l'homme avec la nature. Des romans comme *Plaisir des météores* (1938) ou *Vie et mort d'un étang* (1950) témoignent de son observation minutieuse du monde végétal. Alors que dans le premier, elle se livre à une observation du temps, des saisons et de leurs effets sur la nature ; dans le second, l'autrice explique comment, pendant la guerre, la nature lui a permis d'éviter la dépression. Dans ces deux textes comme dans toute l'œuvre de Marie Gevers, l'acuité du regard posé sur les éléments naturels se traduit par des personnifications, métaphores et comparaisons qui donnent vie aux végétaux. Ainsi, dans *Plaisir des météores*, « les fougères [...] vibrent, rayonnent. Elles ne suspendent pas, comme des perles, les gouttes qui leur sont données, elles s'imbibent de pluie, comme les visages d'enfant, à la mer, s'imbibent de hâle⁶ » et dans *Vie et mort d'un étang*, « quand le noisetier travaille déjà si bien, le chêne garde son air mort, mais ce n'est ni par insouciance ni par désordre. Il a confiance en sa force. Au moment choisi par lui il se mettra au travail⁷ ».



Annotations manuscrites de Marie Gevers dans un livre de sciences ©AML (ML 131295)

⁶ GEVERS (Marie), *Plaisir des météores*, Bruxelles, Espace Nord, n° 385, 2020, p. 86.

⁷ GEVERS (Marie), *Vie et mort d'un étang*, Bruxelles, Espace Nord, n° 291, 2009, p. 78.

Jamais le mois de Mai ne parvient à épuiser toutes les beautés dont il dispose. Ces beautés inemployées ~~qui~~ constituent sans doute une immense réserve, qui foisonne, luit et chante en quelque lieu d'azur, où seule notre imagination peut nous mener. On devine, tout au long des jours et des nuits, cette profusion de beautés accumulées. C'est pour cela que Mai, s'il est en proie à durs nuages, traversé par des courants froids, méchants, contrarié par les Saints de glace, bref, attaqué par ce que nous nommons l'anti-Mai, ne nous semblera jamais terni, maussade, ni froid.

Les splendeurs livrées par Mai atteignent une bien grande force d'émotion. C'est parceque, ainsi pressées de se manifester, limitées par le temps, il faut bien qu'elles se ~~manifestent~~ ^{hachent} fument, éclatent. Leur clarté, leur azur, débordent les moments qui leur sont assignés, ^{aussi} et les jours en proie à l'anti-Mai sont submergés de joie, de chants et de fleurs. Les moments rayonnants parviennent à se rejoindre par dessus plus d'un jour de temps vilain temps.

Mais les réserves de Mai doivent être, pourtant, pleines de merveilles, et j'aime à m'y rendre en idée.

au moment où l'on les songe, par exemple, que toutes ces beautés qui sont en ciel, qui sont empêchées de se former, parce que le nuage malencontreux s'est placé devant le soleil, sans doute brillent-ils tous dans les réserves de Mai

Les arcs-en-ciel de Mai sont parmi les plus beaux de l'année. Ils se laissent glisser de quelques nuages amassés par les Saints de Glace, poussés par le Nord-Ouest. La pluie danse encore dans l'air, la frange des volutes s'éloigne, et le soleil s'en ~~laisse~~ ^{laisse} échapper le soleil. L'arc-en-ciel doit choisir ce moment-là. Le nuage fuyant lui fournit un écran, les gouttes d'eau, leur prisme. L'arc-en-ciel s'élance, décrit sa courbe, et vient toucher un point vital du paysage. Soit un village lointain entouré de ^m pommiers fleuris, soit une touffe de hauts peupliers. A l'avant-plan, un chemin noyé



songer, par exemple, aux nombreux arcs-en-ciel empêchés de se former, parce qu'un nuage malencontreux s'est mis devant le soleil?

Proposition d'activité

Lisez l'extrait qui suit et citez les procédés utilisés par Marie Gevers pour donner vie aux éléments naturels. Expliquez l'effet produit. Tentez ensuite d'associer cet extrait à une des deux œuvres citées et justifiez votre choix.

La vie des êtres humains est, depuis l'origine, toute mêlée à celle des plantes et des arbres. Les plus répandus d'entre les végétaux sont donc forcément les plus chargés de signification. Dans tous les lieux agrestes, vous trouverez le coudrier ou le noisetier. Ses chatons dansèrent la danse du printemps ; interrogeons-le encore, c'est un arbre-fée et c'est aussi un « arbre-qui-parle ».

Des sympathies et des antipathies existent parmi les plantes. Même de nos jours, des agronomes suisses s'attachent à les étudier, à les expérimenter. Ils ont établi ainsi que l'amitié des capucines et des pommiers est réelle et motivée. Or la vigne déteste le coudrier, mais celui-ci, à son tour, en veut au prunelier. À la vérité, ces deux buissons ont chacun un Esprit attaché à leur personne.

Plaisir des météores, pp. 55-56.

2.2. Madeleine Ley



Madeleine Ley ©AML (AML 763/1/1)

Cette description de la nature, incarnation de la permanence, lieu de refuge si cher aux écrivains romantiques⁸, se retrouve également dans les romans de Madeleine Ley, en particulier dans *Olivia* (1936). Jeune veuve, Olivia Heyne y traverse l'Europe de l'Angleterre vers l'Italie, en compagnie de son oncle et sa compagne. Elle découvre les paysages des montagnes suisses, propices à ses épanchements lyriques, à l'expression de ses rêves et de sa mélancolie :

Je suis montée lentement par le sentier étroit et glissant, à travers la forêt de sapins. Rien n'était changé. Les vieux mélèzes m'attendaient. Arrêtée un instant, j'écoutais les oiseaux et les ruisseaux... Personne dans ces solitudes. Je pensais à Hubert, mais je n'étais pas triste. Les peines doivent passer, voilà. Même, je débordais d'un immense bonheur de vivre. Le sol était couvert de gentianes. J'en ai cueilli beaucoup, en prenant soin de couper les tiges avec l'ongle, sans les écraser. Et puis, je me suis assise sur un rocher, sur le velours des mousses brûlées, au milieu des touffes d'airelles rouges. Je me sentais bien, heureuse et lasse ; je nouais mes fleurs dans mon mouchoir.

Ley (Madeleine), *Olivia*, Bruxelles, Espace Nord, n° 32, 2021, p. 84.

Et le regard sensible qu'elle pose sur la nature est aussi celui du peintre qui doit conserver les images dans sa mémoire pour pouvoir les reproduire ensuite :

L'orage a passé. Il n'a plu que pendant cinq minutes. Tout est gris, doux et tranquille. Gris le Rhône, grises les traînées d'avalanches, gris les rochers. Le ciel est mauve et quelques nuages rêvent tout en haut, encore éclairés par le soleil disparu... [...]

Le soleil caché, tout redevient gris et mauve. Peindre ! Mais comment peindre les heures fugitives ? Graffe et moi, nous pensons de même : il faut se souvenir. Il parle de Claude Lorrain. [...]

Le soir dans la vallée, lorsqu'on marche du côté du couchant, c'est toujours comme si on allait entrer dans un royaume de rêve où tout serait plus brillant, plus pur et plus précieux, où nous attendrait une vie meilleure... Les yeux reflètent chaque jour ce qui est beau et magique, à la fin, comment ne le verraient-ils pas ? Même si je n'étais pas peintre... Quel vent ! Les robiniers agitent leurs fruits secs et ma collerette se retourne. Vent d'été, vent d'orage. Je suis nerveuse.

Olivia, p. 87.

Proposition d'activité

Associez un tableau à cet extrait et justifiez votre choix.

⁸ « Le Lac » de Lamartine développe cette idée d'une nature incarnant la permanence face au temps qui passe et emporte tout.

2.3. Liliane Wouters



Liliane Wouters ©AML (AML 1240/1843)

L'œil du peintre, Liliane Wouters y fait clairement référence et ce, dès le titre de son roman *Paysage flamand avec nonnes* (2007), dont la structure syntaxique rappelle les titres des tableaux de Poussin⁹. L'allusion à ce peintre français du XVII^e siècle, connu pour ses représentations d'une nature grandiose et immuable indique l'importance de l'environnement naturel dans ce récit autobiographique. Liliane Wouters y évoque ses cinq années à l'école normale de Giesland (Gijzegem) et le rôle crucial que jouera la nature durant cette période. Les sorties dans le jardin de l'école constituent en effet les sources de plaisir des internes. Et le printemps, moment où la nature renaît et s'épanouit, agit alors comme un miroir de l'éveil des adolescentes à la vie :

À Giesland, je reçus le baptême de la nature. Nous sortions peu, et toujours surveillées. Mais le jardin exultait sous nos yeux, nous en connaissions les arbres et les fleurs, nous les voyions s'épanouir de jour en jour. Privées de liberté, nous n'étions pas privées de vie. Et le manque de liberté nous rendait d'autant plus attentives à tout ce qui représentait la vie. C'est pour cela, sans

⁹ Peintre français du XVII^e siècle, Nicolas Poussin est considéré comme un des principaux représentants du classicisme. La nature, immuable, majestueuse et grandiose, est représentée dans nombre de ses tableaux comme *Paysage aux deux nymphes*, *Paysage avec Diogène* et *Paysage avec Orphée et Eurydice* pour ne citer qu'eux.

doute, que chaque printemps me ramène à Giesland. Et parce que j'avais quinze ans. Et que la guerre allait se terminer.

Wouters (Liliane), *Paysage flamand avec nonnes*, Bruxelles, Espace Nord, n° 319, 2013, p. 80.

Proposition d'activité

Effectuez des recherches et présentez une œuvre picturale, littéraire ou cinématographique dans laquelle le printemps est perçu comme une source de plaisir et de liberté. Vous expliquerez votre choix oralement.

2.4. Nelly Kristink

Très prisé par les écrivains romantiques belges, le **roman historique** est le genre avec lequel Nelly Kristink choisit de renouer au milieu du vingtième siècle en écrivant *La Rose et le Rosier*. Les personnages principaux, François et Marceline, deux cousins élevés comme frère et sœur, peinent à vivre leur histoire d'amour, à une époque où la Principauté de Liège est encore annexée à l'Empire napoléonien. La campagne liégeoise, plus que simple cadre de leurs aventures, y est célébrée avec un lyrisme qui n'est pas sans rappeler les romans de Marie Gevers précédemment évoqués et la mélancolie ressentie par Olivia dans le roman éponyme de Madeleine Ley :

La mélancolie de la Porallée est réelle, elle naît d'un horizon trop vaste, de la proximité du ciel et de l'absence de demeures humaines, et pourtant de ces sillons ingrats fuse le chant le plus lyrique de la création, un trille d'ivresse pure, sans cesse rejaillissant, comme la gerbe d'écume à la surface de la mer. Et c'est cela, je crois, le mélange de tristesse et de joie libre, qui fait ce charme si aigu dont je ne sais pas me déprendre.

Kristink (Nelly), *La Rose et le Rosier*, Bruxelles, Espace Nord, n° 311, 2012, p. 211.

Les descriptions minutieuses des paysages semblent résulter, ici encore, d'une observation des plus attentives :

Un nuage avait crevé brusquement au-dessus de la campagne, la veille au soir, puis le ciel s'était couvert en un tournemain et une pluie fine, mais inlassable, qui noyait les contours et tendait des lambeaux de brume entre ciel et terre, s'était mise à tomber.

Elle durait encore, l'après-midi de ce second mardi de mai. On ne faisait pas dix mètres sans rencontrer de grosses limaces revigorées, et l'herbe, d'un vert insolent, cédait comme une éponge sous le pied. Un parfum anisé montait des fonds de près où se balancent les ombelles de la grande berce. C'est un temps qu'on regarde de l'aire des granges ouvertes, les mains dans les poches, en supputant à la hauteur du foin. Une vraie bénédiction, au seuil de l'été !

La Rose et le Rosier, p. 57.

Et par là même, la nature décrite, pourtant explicitement ancrée dans la périphérie liégeoise (Liège, Huy, la Porallée, la Meuse, l'Amblève, notamment, sont cités à de nombreuses reprises), devient universelle. L'autrice belge est ainsi fréquemment associée à Jean Giono, son « frère de plume¹⁰ ».

¹⁰ L'expression est due à Christian LIBENS dans *Dossier L. Nelly Kristink*, sur *Service du livre luxembourgeois*, 1989 [En ligne]. URL : https://www.servicedulivre.be/sites/default/files/nelly_kristink.pdf (dernière consultation le 25/01/23).

Proposition d'activité

Relevez les diverses sensations évoquées dans le dernier extrait. Sont-elles implicites ou explicites ? Citez les mots du texte qui vous ont permis de les identifier.

Rédigez ensuite un bref texte dans lequel vous évoquerez diverses sensations suscitées cette fois par une balade en ville.

2.5. Camille Lemonnier



Portrait de Camille Lemonnier ©AML (AML 332/44)

Apparu au milieu du XIX^e siècle, en même temps que le roman historique, le courant réaliste belge remplace définitivement le mouvement romantique à partir de la venue de Camille Lemonnier et plus particulièrement de la parution d'*Un Mâle* en 1881. Sorte de manifeste du naturalisme belge, *Un Mâle*, décrit la passion amoureuse entre Cachaprès, un braconnier au tempérament animal, et Germaine. Comme le souligne le titre, l'homme y est vu comme un « être naturel » aux instincts primaires. La fusion entre l'homme et la nature y est sans cesse mise en évidence avec lyrisme :

Autour d'elle, la nature semblait lasse comme elle-même. Il y avait des moments où le paysage s'immobilisait dans une torpeur d'accablement. Les arbres découpaient sur le ciel, d'une pâleur

ardente de fonte en fusion, des silhouettes inertes. Le soleil pesait alors sur la terre de tout son poids, comme le mâle couvrant la femelle aux jours du rut. Seuls, les fumiers bruissaient dans la cour, lourds de fermentation, et ce bruissement se perdait dans le silence du jour.

Une floraison magnifique constellait l'étendue. Des taches roses signalaient au loin des sainfoins. Les colzas s'envermeillaient de jaunes flambées qui s'étendaient de proche en proche, finissaient par se noyer dans l'horizon d'argent. Et la houle glauque des blés ondulait en larges masses dormantes. Des grappes lumineuses épinglaient la rondeur ventrue des buissons ; une phosphorescence allumait, le long des eaux, les berges gazonnées ; des coins d'herbage s'ensanglantaient de coquelicots ; et le bleu, la jonquille, l'écarlate criblaient le tapis des verts sombres ou clairs. [...]

À mesure que se pressaient les jours, cette gaieté de la terre s'accroissait, prenait des allures de ribote et de folie. Une pléthore gonflait les choses ; le vertige de la sève exaspérait les chênes. On entendait comme par cascades ruisseler le sang vert des aubiers sous la chevelure des feuilles. Des gommages s'accumulaient le long des écorces, comme des apostumes par les fentes desquels coulaient les résines ; aux branches s'ouvraient des plaies pareilles à des bouches, à des flancs ébrasés et spumants.

Lemonnier (Camille), *Un Mâle*, Bruxelles, Espace Nord, n° 130, 2005, p. 72.

Principal représentant du naturalisme belge, Lemonnier qualifiera lui-même son œuvre de naturiste à la fin de sa carrière. Pour lui, l'homme doit se tourner vers la nature source de simplicité et d'authenticité.

Proposition d'activité

L'extrait que vous venez de découvrir pourrait être divisé en trois parties. Délimitez ces trois parties et justifiez votre découpage.

2.6. André Baillon

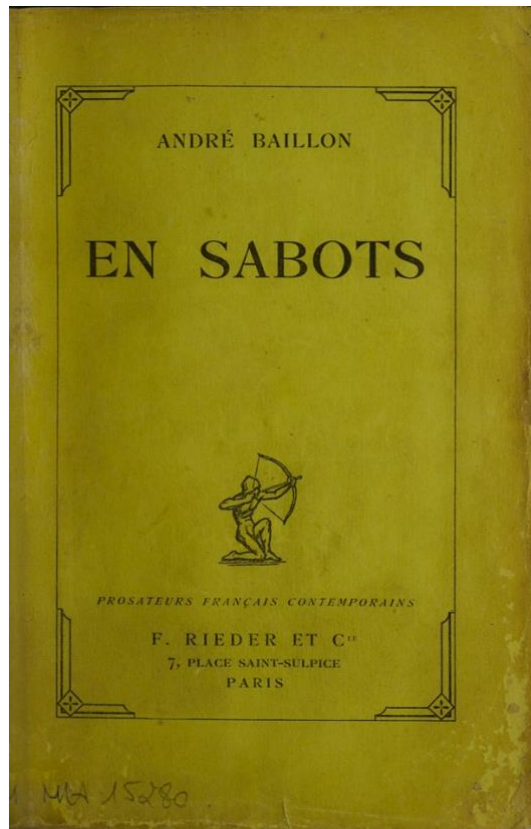
À la toute fin du XIX^e siècle, une veine dite « régionaliste » se développe à la suite de ce courant réaliste. Les récits appartenant au régionalisme ont alors en commun d'être « situés dans un cadre local circonscrit (province, ruralité) décrit avec précision (attention portée aux usages et coutumes, aux faits de langue qui dénotent le patois ou le dialecte, etc.)¹¹ » et d'avoir pour « ressort dramatique principal [...] l'opposition de la ville et de la campagne¹² ». Publié en 1922, le roman d'André Baillon, *En Sabots*, comporte ces différents traits caractéristiques du récit régionaliste. Marqué par l'expérience d'Henry David Thoreau¹³, l'écrivain belge décide de quitter la ville pour vivre seul (ou presque) à la campagne afin d'élever des poules et de s'adonner à l'écriture d'*En Sabots*, roman dont il choisit le titre parce que, dit-il, « C'est fruste, c'est rustique, cela évoque, assez bien, quelque chose où l'on est à l'aise, quand on a eu, trop longtemps, mal aux pieds, dans les chaussures serrantes de la ville¹⁴. » D'emblée, l'opposition entre la vie rurale stable paisible, idyllique (et sans doute idéalisée) et la vie urbaine agitée, corrompue et fatigante se trouve donc explicitement exprimée.

¹¹ DENIS (Benoît) et KLINKENBERG (Jean-Marie), *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Espace Nord, n° 211, p. 138.

¹² *Ibid.*

¹³ Philosophe, naturaliste et poète américain, Henry David Thoreau décide, en 1845, de se retirer dans les bois pour y vivre seul et s'adonner à l'écriture. Il rédige alors *Walden ou la Vie dans les bois*, œuvre qui demeure une référence majeure pour les écrivains contemporains. Sa réflexion sur une vie frugale en toute autonomie influencera de nombreux auteurs aux États-Unis et en Europe.

¹⁴ BAILLON (André), *En Sabots*, Toulouse, L'Ether Vague, 1987, p. 8



Couverture de l'édition originale d'*En Sabots* ©AML (MLA 15280/0/1)



André Baillon à la campagne ©AML (AML 618/2)

Proposition d'activité

Ci-dessous un extrait du roman d'André Baillon, *En Sabots*. Lisez-le attentivement et répondez ensuite aux questions qui l'accompagnent.

La Lande

L'horizon rempli de bleu dessine son grand cercle tout alentour. On peut voir, jusqu'au dernier rayon, le soleil qui se couche. C'est aussi vaste que la mer, mais plus serein, parce que rien ne bouge et qu'on ne s'énerve pas comme devant l'agaçante turbulence des flots.

Je ne sais pourquoi, elle me fait songer à une femme qui n'aurait pas de sexe, – et les mains jointes.

En automne, elle porte sa robe couleur foncée de bure ; au printemps, elle y pique un peu de vert. Pour l'été, elle se pare et sous ses millions de fleurs, un matin, la voilà rose. On la voudrait toujours ainsi ; mais trop grave, ses fleurs sont encore là, qu'elle repense déjà à sa bure.

L'air sent si bon qu'on dirait qu'il n'a pas d'odeur. Pourtant, respirez ; c'est frais, aigrelet comme une tige de bruyère à la bouche avec un rien de résine qui sort des bois, et un peu de ce bleu qui flotte sur les cheminées où l'on fait brûler les branches.

Ces bruyères, ces mares, ces sapins, appartiennent à quelqu'un ; mais à qui ? Les paysans qui en détiennent une parcelle ne savent pas toujours où la trouver.

Avec quelques briques et les planches de sa roulotte, un bohémien assagi y a planté une mesure. Il défriche le sable ; il a déjà deux chèvres ; chaque année, grâce à sa haie, ses biens s'étendent un peu plus loin. On ne lui dit rien : il est chez lui.

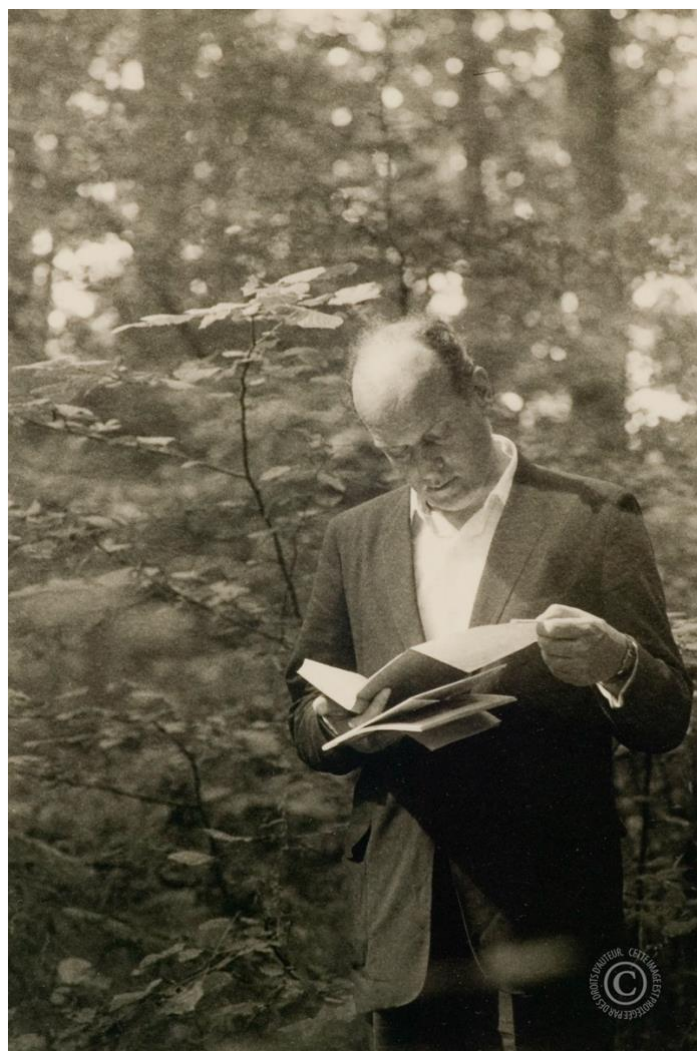
Baillon (André), *En Sabots*, Toulouse, L'Ether Vague, 1987, pp. 15-16.

Citez les différentes qualités de la campagne énumérées dans cet extrait. Précisez, chaque fois, si la qualité est exprimée implicitement (expliquez le passage sur lequel vous fondez votre réponse) ou explicitement (citez alors les mots du texte).

2.7. Paul Willems



Marie Gevers et Paul Willems, mère et fils,
au domaine de Missembourg ©AML (MLT 1126/1)



Paul Willems ©AML (AML 330/222)

Cette opposition entre la ville et la campagne se trouve exprimée dans un tout autre registre avec Paul Willems. Comme sa mère, Marie Gevers, l'écrivain grandit dans le domaine de Missembourg et développe très tôt une fascination pour la nature. Il s'intéresse ensuite au romantisme allemand. Ces sources d'inspirations constituent le décor de son œuvre. Ainsi, *La Chronique du cygne* (1949) relate la lutte d'un vieil homme qui, aidé de ses deux enfants (Rose-Diane et Sérénio) et de quelques amis, tente de protéger le « Monde des Jardins » de marchands que seul l'argent et le béton intéressent. Proche du réalisme magique ou de la fantasy, ce roman inclassable ressuscite donc le combat entre la ville et la campagne sous une forme allégorique. Bien loin de la tradition régionaliste et du cadre réaliste qui la caractérise, les lieux féériques de *La Chronique du cygne* renvoient à un univers onirique dans lequel la nature possède sa propre langue, la langue végétale :

« Il printanèle » écrivait Maître Hondius, comme nous dirions : il pleut. Ce beau verbe populaire me ravit. Il qualifie mieux qu'une longue phrase l'action du printemps sur les prés et les champs. Les Jardiniers parlent la plus belle langue qui soit. Je me souviens avoir entendu dire :
 – Si le temps reste doux, bientôt les jardins tuliperont et rosèleront.
 Notre langue dispose d'un trésor de verbes à la mesure des jardins. Ainsi, buissonner désigne l'action par laquelle les buissons bourgeonnent, broussaillent et dardent des rameaux dans tous les sens. Forester s'emploie pour évoquer la forêt, les arbres et les feuilles qui foisonnent. Pommeler désigne l'action du pommier. Si vous chantez les premiers mots de la complainte :

« Déjà les vergers pommèlent » il est superflu de décrire l'automne, les feuilles encore vertes et les pommes rouges qui brillent au soleil.

Willems (Paul), *Chronique du cygne*, Bruxelles, Espace Nord, n°171, 2001, p. 255.

Proposition d'activité

Relisez ce dernier extrait et effectuez un relevé des mots ou expressions propres à la langue végétale. À votre tour, créez de nouveaux mots (minimum 2 ou 3) en rapport avec la nature et définissez-les.

2.8. François Jacqmin



François Jacqmin © AML (ML 11557/15/5)

Trente ans plus tard, c'est la forme poétique que François Jacqmin choisit pour décrire le spectacle changeant de la nature. Les poèmes en prose du recueil *Les Saisons*, souvent brefs, célèbrent la beauté fulgurante et saisissante de la nature :

Au début de chaque printemps,
J'oublie le nom du cornouiller.

Son inflorescence me surprend
comme un cantique composé à la hâte.

Autrefois, j'avais juré d'en
Être l'épigone inlassable.
Depuis, il ne cesse de proclamer
mon hérésie.

Jacqmin (François), *Les Saisons*, Bruxelles,
Espace Nord, n° 50, 2016, p. 17.

Découpé en quatre parties correspondant aux quatre saisons, le recueil résulte d'une observation minutieuse et attentive de la nature et des sensations qu'elle provoque. Cette attention extrême aux éléments naturels rappelle celle de Marie Gevers. Néanmoins, si le fond les rapproche, la forme brève des poèmes de François Jacqmin – sortes de haïkus ou d'instantanés – éloigne ces deux auteurs.

Parfois, une pluie longue et
Apathique afflige
la fraise et désole le
bleuet.

On s'enlise dans la fange
des végétaux.

Des alcools pervers naissent
dans la bouche fétide des
moissons.

Le temps néglige
le destin des formes.

Les Saisons, p. 87.

Proposition d'activité

Les poèmes suivants sont issus du recueil de François Jacqmin. Selon vous, à quelle(s) saison(s) sont-ils associés ? Justifiez précisément votre réponse.

Texte 1

La lumière a trouvé d'autres
armes.
Après la lucidité violente
des lieux communs, voici l'effusion
tranquille d'un soleil
fort de sa pâleur.

À la stupeur de tous, les discussions
interminables de l'été n'ont suscité
aucune vérité.

Seuls les fruits ont émergé.

Les Saisons, p. 87.

Texte 2

La lumière vient d'atteindre
son plus beau jour.

Il se fait un anneau bref et scintillant autour des arbres
en fleurs.

On n'a pas eu le temps d'être
vraiment neuf.

Les Saisons, p. 48.

Aujourd'hui encore, la nature est omniprésente dans la littérature belge. Cependant, il s'agit à présent de l'envisager comme une entité à laquelle nous appartenons et que nous devons préserver, et non plus comme une simple source d'inspiration. En ce sens, la littérature prend part aux préoccupations écologiques actuelles, sinon en alertant au moins en témoignant de sa beauté menacée.

Ainsi, Caroline Lamarche s'intéresse aux rapports entre humains et animaux. Dans *Le Jour du chien*, par exemple, « les figures de l'animal et du végétal se déploient avec une richesse toute particulière¹⁵ ». En effet, si le chien demeure le fil conducteur et le lien entre les différentes nouvelles, d'autres animaux interviennent, auxquels sont confrontés les différents personnages (araignée, faon, chevreuil, etc.). Quant aux végétaux, discrets ou non, ils impriment leur présence dans chaque nouvelle, qu'il s'agisse du « nuage de pollen¹⁶ », du « lait des bourgeons¹⁷ » ou « l'herbe d'un jour d'été¹⁸ ». Dans *Nous sommes à la lisière*, prix Goncourt de la nouvelle en 2019, la sensibilité commune aux hommes et aux animaux est rappelée et la responsabilité de l'homme envers une nature qu'il a trop souvent crue éternelle est interrogée.

Proposition d'activités

Écoutez attentivement cet extrait du recueil *Nous sommes à la lisière* lu par son autrice : <https://sonalitte.be/2019/04/15/caroline-lamarche-nous-sommes-a-la-lisiere/>

Répondez ensuite aux questions suivantes :

1. Tentez d'identifier le personnage désigné par « elle ». Citez les éléments du texte qui vous ont permis de répondre.
2. Quelle relation le narrateur entretient-il avec « elle » ?
3. Comment le narrateur se décrit-il ?

Rédigez un bref texte dans lequel le narrateur est un animal confronté aux dangers émanant des êtres humains.

¹⁵ ARNAUT (DANIEL), postface de LAMARCHE (Caroline), *Le Jour du chien*, Bruxelles, Espace Nord, n° 281, 2017, p. 121.

¹⁶ LAMARCHE (Caroline), *op. cit.*, p. 23.

¹⁷ *Ibid.*, p. 23.

¹⁸ *Ibid.*, p. 42.

3. Un cas particulier : Maeterlinck

Prix Nobel de littérature en 1911, Maurice Maeterlinck est aujourd'hui surtout connu pour son œuvre dramatique et poétique symboliste¹⁹. Pourtant, dès la parution de *La Vie des abeilles*, véritable best-seller à sa sortie en 1901, l'écrivain belge entame une période naturaliste qui donne lieu à la publication d'ouvrages majeurs, d'une grande actualité et qui s'inscrivent finalement dans la continuité de son œuvre. Passionné depuis l'enfance par la nature, et en particulier les abeilles, Maeterlinck accorde une place importante au monde végétal et aux animaux dans ses pièces de théâtre et ses textes poétiques. Cette fois, c'est en observateur attentif et en « poète philosophe²⁰ » qu'il étudie la nature.



Maurice Maeterlinck en tenue d'apiculteur ©AML (AML 256/712)

¹⁹ Un carnet pédagogique consacré au symbolisme de Maeterlinck est disponible gratuitement sur le site d'Espace Nord via le lien suivant : <https://www.espacenord.com/fiche/carnet-pedagogique-sur-le-symbolisme-autour-de-maurice-maeterlinck/>

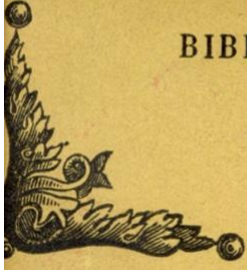
²⁰ BOUDART (Laurence), postface de MAETERLINCK (Maurice), *La Vie des abeilles / L'Intelligence des fleurs*, Bruxelles, Espace Nord, n° 381, 2020, p. 420.



MAURICE MAETERLINCK

LA VIE
DES ABEILLES

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENNELLE, 11
1901



Couverture de l'édition originale de
La Vie des abeilles, 1901 ©AML (FS 1600758/2)

3.1. *La Vie des abeilles*²¹

3.1.1. De l'anthropomorphisme à la satire politique

Se livrant à une observation minutieuse et patiente des abeilles, Maeterlinck décrit l'organisation des insectes dans la ruche ainsi que leur dangereux parcours hors de celle-ci. Fort de ces observations, l'écrivain se rend compte qu'une partie du comportement et des réactions des abeilles ne peut s'expliquer que par des références à l'être humain. Cette nécessité d'**humaniser les abeilles**, si elle peut être critiquable parce qu'elle consiste à plaquer sur des animaux des attitudes ou intentions propres à l'être humain, est une position inédite que le gantois assume et revendique. À l'époque, en effet, les théories de Pavlov²² font florès, il est donc impensable que l'animal agisse autrement que par réflexe conditionné. D'ailleurs, quelques années à peine après Maeterlinck, Jack London publie *L'Appel de la forêt* (1903) puis *Croc-blanc* (1906), deux romans dans lesquels le chien est présenté comme un animal doté de la capacité de faire des choix. Les critiques, souvent virulentes, ne se feront pas attendre. Pour Maeterlinck cependant, l'humanité des abeilles est évidente. Conscient des réactions que cette affirmation pourrait susciter, il se défend d'emblée :

On se dira que ce sont là des conjectures bien hasardeuses et trop humaines, que les abeilles n'ont probablement aucune idée de ce genre, et que la notion de l'avenir, de l'amour de la race, et tant d'autres que nous leur attribuons, ne sont au fond que les formes que prennent pour elles la nécessité de vivre, la crainte de la souffrance et de la mort et l'attrait du plaisir. J'en conviens ; tout cela, si l'on veut, n'est qu'une manière de parler, aussi n'y attaché-je pas grande importance. La seule chose certaine ici, comme elle est la seule chose certaine dans tout ce que nous savons, c'est que l'on constate que dans telle ou telle circonstance, les abeilles se conduisent envers leur reine de telle ou telle façon. Le reste est un mystère autour duquel on ne peut faire que des conjectures plus ou moins agréables, plus ou moins ingénieuses. Mais si nous parlions des hommes, comme il serait peut-être sage de parler des abeilles, aurions-nous le droit d'en dire beaucoup d'avantage ? Nous aussi nous n'obéissons qu'aux nécessités, à l'attrait du plaisir ou à l'horreur de la souffrance, et ce que nous appelons notre intelligence a la même origine et la même mission que ce que nous appelons instinct chez les animaux. Nous accomplissons certains actes dont nous croyons connaître les effets, nous en subissons, dont nous nous flattons de pénétrer les causes mieux qu'ils ne le font ; mais outre que cette supposition ne repose sur rien d'inébranlable, ces actes sont minimes et rares, comparés à la foule énorme des autres, et tous, les mieux connus et les plus ignorés, les plus petits et les plus grandioses, les plus proches et les plus éloignés, s'accomplissent dans une nuit profonde où il est probable que nous sommes à peu près aussi aveugles que nous supposons que le sont les abeilles.

VA, p. 54.

Pour lui, les abeilles sont des êtres admirables dotés de nombreuses qualités, allant des prouesses architecturales au dévouement à leur reine, en passant par l'organisation mathématique de la ruche. L'écrivain s'attache à défendre cette intelligence tout au long de l'ouvrage. Il justifie en outre l'intérêt de prendre conscience de cette forme d'intelligence jusque-là ignorée :

²¹ Maeterlinck (Maurice), *La Vie des abeilles / L'Intelligence des fleurs*, Bruxelles, Espace Nord, n° 381, 2020. Les références à cette édition seront indiquées de façon abrégée directement dans le texte « VA » pour la partie du volume *La Vie des abeilles*..

²² Ivan Petrovitch Pavlov est un physiologiste russe né en 1849 et mort en 1936. Il découvre les réflexes conditionnés, formule sa conception générale de l'activité nerveuse supérieure et obtient le prix Nobel en 1904.

Mais, dira-t-on, que nous importe que les abeilles soient plus ou moins intelligentes ? Pourquoi peser ainsi, avec tant de soin, une petite trace de matière presque invisible, comme s'il s'agissait d'un fluide dont dépendissent les destinées de l'homme ? Sans rien exagérer, je crois que l'intérêt que nous y avons est des plus appréciables. À trouver, hors de nous, une marque d'intelligence, nous éprouvons un peu de l'émotion de Robinson découvrant l'empreinte d'un pied humain sur la grève de son île. Il semble que nous soyons moins seuls que nous ne croyions l'être. [...]

Si nous étions seuls à posséder et à maintenir une parcelle de matière en cet état particulier de floraison ou d'incandescence que nous nommons intelligence, nous aurions quelque droit de nous croire privilégiés, de nous imaginer que la nature atteint en nous une sorte de but ; mais voilà toute une catégorie d'êtres, les hyménoptères, où elle atteint un but à peu près identique.

VA, pp. 99-100.

Cela permet à l'homme de ne plus se sentir seul ni supérieur. Et cette intelligence est selon lui en progrès constant, comme l'indique la dernière partie, « Le progrès de l'espèce ».

L'humanisation des abeilles permet, par ailleurs, un rapprochement politique. L'organisation de la ruche est sociale, il s'agit d'une « petite république » au sein de laquelle les ouvrières sont totalement dévouées à leur reine et n'hésitent pas à se sacrifier pour la collectivité. Pourtant, ce n'est pas la reine mais « l'esprit de ruche » qui décide :

Une inquiétude ébranle tout le peuple, et la vieille reine s'agite. Elle sent qu'un destin nouveau se prépare. Elle a fait religieusement son devoir de bonne créatrice, et maintenant, du devoir accompli sortent la tristesse et la tribulation. Une force invincible menace son repos ; il va falloir bientôt quitter la ville où elle règne. Et pourtant cette ville, c'est son œuvre, et c'est elle tout entière. – Elle n'en est pas la reine au sens où nous l'entendrions parmi les hommes. Elle n'y donne point d'ordres, et s'y trouve soumise, comme le dernier de ses sujets, à cette puissance masquée et souverainement sage que nous appellerons, en attendant que nous essayions de découvrir où elle réside, « l'esprit de la ruche ». Mais elle en est la mère et l'unique organe de l'amour. Elle l'a fondée dans l'incertitude et la pauvreté. Sans cesse, elle l'a repeuplée de sa substance, et tous ceux qui l'animent, ouvrières, mâles, larves, nymphes, et les jeunes princesses dont la naissance va précipiter son départ et dont l'une lui succède déjà dans la pensée immortelle de l'Espèce, sont sortis de ses flancs.

VA, pp. 27-28.

Le rapprochement entre les Hommes et les insectes aboutit au constat que les abeilles sont dotées d'une meilleure capacité à vivre en société et à organiser leur survie. Le texte bascule alors vers la satire politique :

En tout cas, il [un habitant de Mars ou de Vénus], aurait bien du mal à découvrir dans « nos petits points noirs » la grande direction morale, l'admirable sentiment unanime qui éclate dans la ruche. « Où vont-ils ? se demanderait-il, après nous avoir observés pendant des années ou des siècles ; que font-ils ? quel est le lieu central et le but de leur vie ? Obéissent-ils à quelque dieu ? Je ne vois rien qui conduise leurs pas. Un jour, ils semblent édifier et amasser de petites choses, et le lendemain les détruisent et les éparpillent. Ils s'en vont et reviennent, ils s'assemblent et se dispersent, mais on ne sait ce qu'ils désirent. Ils offrent une foule de spectacles inexplicables. On en voit, par exemple, qui ne font pour ainsi dire aucun mouvement. On les reconnaît à leur pelage lustré ; souvent aussi, ils sont plus volumineux que les autres. Ils occupent des demeures dix ou vingt fois plus vastes, plus ingénieusement ordonnées et plus riches que les demeures ordinaires. Ils font tous les jours des repas qui se prolongent durant des heures et parfois fort avant la nuit. Tous ceux qui les approchent paraissent les honorer, et des porteurs de vivres sortent des maisons voisines et viennent même du fond de la campagne pour leur faire des présents. Il faut croire qu'ils sont indispensables et rendent à l'espèce des services essentiels,

bien que nos moyens d'investigation ne nous aient point encore permis de reconnaître avec exactitude la nature de ces services.

VA, pp. 39-40.

3.1.2. De la biologie à la poésie

D'emblée, Maeterlinck avertit son lecteur :

Je n'ai pas l'intention d'écrire un traité d'apiculture ou de l'élevage des abeilles. Tous les pays en possèdent d'excellents qu'il est inutile de refaire. [...]

Il ne s'agit pas davantage d'une monographie scientifique de *l'Apis mellifica*, *ligustica*, *fasciata*, etc., ni d'un recueil d'observations ou d'études nouvelles. Je ne dirai presque rien qui ne soit connu de tous ceux qui ont quelque peu pratiqué les abeilles. Afin de ne pas alourdir ce travail, j'ai réservé pour un ouvrage plus technique un certain nombre d'expériences et d'observations que j'ai faites durant mes vingt années d'apiculture et qui sont d'un intérêt trop limité et trop spécial. Je veux parler simplement des « blondes avettes » de Ronsard, comme on parle, à ceux qui ne le connaissent point, d'un objet qu'on connaît et qu'on aime. Je ne compte pas orner la vérité ni substituer, selon le juste reproche que Réaumur a fait à tous ceux qui se sont occupés avant lui de nos mouches à miel, un merveilleux complaisant et imaginaire au merveilleux réel. Il y a beaucoup de merveilleux dans la ruche, ce n'est pas une raison pour y en ajouter.

VA, pp. 9-10.

Faisant preuve d'une grande modestie, il définit son ouvrage par la négative : *La Vie des abeilles* n'est ni un traité d'apiculture ou de l'élevage des abeilles, ni une monographie scientifique, ni un recueil d'observations ou d'études nouvelles. Comment caractériser alors cet ouvrage si particulier ?

Tout d'abord, quoi qu'en dise l'auteur lui-même, *La Vie des abeilles* comporte des caractéristiques propres aux ouvrages scientifiques : une bibliographie complète et commentée en début d'ouvrage (pp. 12, 13, 14, 15, 16) reposant sur des sources savantes et des informations exactes et précises sur les abeilles. Si ces informations sont issues de ses observations en tant qu'apiculteur et donc d'une méthode empirique, elles n'en sont pas moins vraies. L'écrivain l'affirme d'ailleurs lui-même, rien ne sera inventé dans son recueil, la vérité ne sera pas « ornée » (p. 9).

En revanche, c'est en poète et non en scientifique qu'il rédige ce qui apparaît comme le récit de la vie d'une ruche, qu'il raconte une histoire, celle de *La Vie des abeilles*. Le pacte de lecture est également assez clair sur ce point : « Je veux parler simplement des “blondes avettes” de Ronsard » (p. 9) annonce Maeterlinck, indiquant que la démarche poétique se substituera à l'approche scientifique. Et c'est effectivement avec beaucoup de lyrisme et quelques digressions méditatives que l'auteur décrit les déplacements et activités des abeilles :

Est-ce à dire que nous nous attacherons aux mensonges, à une poésie volontaire et irréaliste, et que faute de mieux nous ne nous réjouissons qu'en eux ? Est-ce à dire que dans l'exemple que nous avons sous les yeux, - il n'est rien en soi, mais nous nous y arrêtons parce qu'il en représente mille autres et toute notre attitude en face de divers ordres de vérités, - est-ce à dire que dans cet exemple nous négligerons l'explication physiologique pour ne retenir et ne goûter que l'émotion de ce vol nuptial, qui, qu'elle qu'en soit la cause, n'en est pas moins l'un des plus beaux actes lyriques de cette force tout à coup désintéressée et irrésistible à laquelle obéissent tous les êtres vivants et qu'on nomme l'amour ? Rien ne serait plus puéril, rien ne serait plus impossible, grâce aux excellentes habitudes qu'ont prises aujourd'hui tous les esprits de bonne foi.

VA, pp. 178-179.

3.1.3. De l'observation de la nature à la conscience écologique

Le texte de Maeterlinck conserve une impressionnante actualité.

Mais ce sont précisément ces ruches prudentes, opulentes et acclimatées que l'homme a toujours détruites pour s'emparer de leur trésor. Il ne laissait et ne laisse encore, dans la pratique routinière, survivre que les colonies, souches épuisées, essaims secondaires ou tertiaires, qui ont à peu près de quoi passer l'hiver ou auxquelles il donne quelques déchets de miel pour compléter leurs misérables provisions. Il en est résulté que l'espèce s'est probablement affaiblie, que la tendance à l'essaimage excessif s'est héréditairement développée et qu'aujourd'hui presque toutes nos abeilles noires, essaient trop. Depuis quelques années, les méthodes nouvelles de l'apiculture « mobiliste » sont venues combattre cette habitude dangereuse, et quand on voit avec quelle rapidité la sélection artificielle agit sur la plupart de nos animaux domestiques, sur les bœufs, les chiens, les moutons, les chevaux, les pigeons, pour ne pas les citer tous, il est permis de croire qu'avant peu nous aurons une race d'abeilles qui renoncera presque entièrement à l'essaimage naturel et tournera toute son activité à la récolte du miel et du pollen.

VA, p. 227.

Ses observations et mises en garde résonnent encore indéniablement aujourd'hui :

C'est par nos efforts les plus humbles que nous avons réalisé tout ce qui a été fait d'utile et de durable sur cette terre. Libre à nous d'attendre le mieux ou le pire de quelque accident étranger ; mais à la condition que cette attente ne se mêle pas à notre tâche humaine. Ici encore, les abeilles nous donnent une leçon excellente, comme toute leçon de la nature. Pour elles, il y eut vraiment une intervention prodigieuse. Elles sont livrées, plus manifestement que nous, aux mains d'une volonté qui peut anéantir ou modifier leur race et transformer leurs destinées. Elles n'en suivent pas moins leur devoir primitif et profond.

VA, p. 233.

Écrit plus de cent ans avant que l'on évoque l'écopoétique, l'ouvrage de Maeterlinck s'inscrit dans une démarche qui mêle l'écriture littéraire à la prise de conscience écologique.

3.1.4. Propositions pédagogiques

3.1.4.1. Avant la lecture de l'ouvrage

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure et UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces.

- D'après le titre (*La Vie des abeilles*), quelles hypothèses pouvez-vous émettre quant à l'œuvre que vous allez découvrir ?
- Qui est Maurice Maeterlinck ? Effectuez des recherches à son sujet et situez cet ouvrage dans l'ensemble de son œuvre²³.
- Situez cet ouvrage dans son contexte historique, politique et social. Faites le point sur les découvertes et progrès scientifiques de l'époque.

²³ Le dossier pédagogique consacré à l'œuvre dramatique symboliste de Maeterlinck fournit de nombreuses informations sur le sujet : <https://www.espacenord.com/fiche/carnet-pedagogique-sur-le-symbolisme-autour-de-maurice-maeterlinck/>

UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser

Lisez le chapitre I du Livre Premier (« Au seuil de la ruche »).

- Résumez-le.
- Identifiez le pacte de lecture et reformulez-le.

3.1.4.2. Après la lecture de l'ouvrage

UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces et UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser

- Relevez les arguments avancés par Maeterlinck tout au long de l'ouvrage pour prouver l'intelligence des abeilles.
- Regroupez les arguments en fonction du domaine auquel ils appartiennent.
- Reformulez l'argumentation.

UAA 3 – Défendre une opinion par écrit

- Lorsque Maeterlinck affirme, dès les premières pages de son ouvrage, qu'il ne s'agit pas d'une « monographie scientifique », il fait preuve d'un excès de modestie.
- Prouvez cette affirmation en vous appuyant sur des arguments pertinents et variés.
- Exprimez néanmoins une concession.
- Maeterlinck explique ce que son ouvrage « n'est pas » mais il ne dit pas explicitement à quelle catégorie il appartient. Déterminez le plus précisément possible le genre auquel appartient *La Vie des abeilles*. Défendez votre réponse à l'aide d'arguments illustrés par des extraits de l'ouvrage.

UAA 4 – Défendre une opinion oralement et négocier

Cet ouvrage de Maeterlinck inaugure sa période naturaliste. Peut-on, pour autant, aller jusqu'à affirmer qu'il s'agit d'une œuvre écologiste ? Quelle que soit votre opinion, défendez-la à l'aide d'arguments variés et illustrés par des références au texte.

UAA 5 – S'inscrire dans une œuvre culturelle et amplifier

Rédigé en 1901, *La Vie des abeilles* se clôt par un chapitre aux accents prophétiques : « Elles [les abeilles] sont livrées, plus manifestement que nous, aux mains d'une volonté qui peut anéantir ou modifier leur race et transformer leurs destinées. »

Prolongez l'ouvrage de Maeterlinck en écrivant un chapitre supplémentaire qui fera état de l'évolution de la situation des abeilles aujourd'hui.

UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces et UAA 6 – Relater des expériences culturelles

Par groupes, effectuez des recherches sur le thème de l'abeille en littérature. Au terme de ces recherches, chaque groupe devra avoir lu au minimum une œuvre évoquant les abeilles²⁴.

²⁴ À l'occasion de la journée de l'abeille, le blog du *Carnets et les Instants* a publié une page présentant des références bibliographiques précieuses sur le thème : <https://www.facebook.com/100069311525588/posts/pfbid0251RBaPEGR1bqBLxhsiACxhSy4bQDrrfonG75JLjjMJzUbNx5Zy9iZbtiXeQynVyl/?d=n>

L'œuvre lue sera présentée ensuite à la classe. Une partie de l'exposé sera réservée à une comparaison du traitement de l'abeille dans l'œuvre choisie et dans l'ouvrage de Maeterlinck.

3.2. *La Vie des fourmis / La Vie des termites*²⁵

3.2.1. De la pratique entomologiste à l'érudition

Si l'écriture de *La Vie des abeilles* résulte d'une longue et minutieuse observation des insectes, il n'en va pas de même pour les deux essais parus respectivement vingt-cinq et vingt-neuf ans plus tard, *La Vie des termites* (1927) et *La Vie des fourmis* (1930). La méthode est en effet désormais moins empirique et plus théorique. Elle consiste en la lecture d'ouvrages de sciences naturelles et traités d'entomologie.

Maeterlinck annonce d'emblée s'être livré à un important travail de recherche. Il compile les sources, les commente et les étudie avant d'en tirer des réflexions personnelles :

Voilà pour les faits. Je les ai trouvés épars, diffus, dissimulés en cent endroits divers, souvent sans signification parce qu'ils étaient isolés. Comme dans *La Vie des abeilles*, mon rôle s'est borné à les relier, à les grouper aussi harmonieusement que j'ai pu, à les laisser agir les uns sur les autres, à les envelopper de quelques réflexions pertinentes, et surtout, à les mettre en lumière, car les mystères de la termitière sont plus ignorés que ceux de la ruche, même des curieux, de jour en jour plus nombreux, qui s'intéressent spécialement aux insectes. Seule l'interprétation de ces faits m'appartient plus ou moins, comme elle appartient au lecteur qui en tirera peut-être des conclusions tout à fait différentes.

VF, p. 211.

Distinguant les faits observés de l'interprétation qu'il en fait, l'auteur explicite dès les premières pages de *La Vie des termites* le « rapport lâche²⁶ » qu'il entretient avec ses sources et finalement la part laissée à la subjectivité.

Ainsi, comme le signale Mathilde Régent, c'est un « pacte de lecture hésitant que Maeterlinck nous propose dans ces livres tissés de compilation de sources et de relecture symbolique de réalités naturelles²⁷. »

3.2.2. Du naturalisme au symbolisme

Parfois critiqué pour son manque de rigueur scientifique, le triptyque naturaliste de Maeterlinck présente des traits symbolistes et s'inscrit donc dans la continuité de l'œuvre de l'auteur de *Pelléas et Mélisande*. Les réflexions et méditations philosophiques viennent en effet se loger dans les zones de doute du discours scientifique pour proposer la lecture symbolique d'un monde rempli de mystère :

À peine le dernier des insectes ailés a-t-il pris son essor, que toujours sur l'ordre mystérieux de la puissance insaisissable qui y règne, la termitière se referme, les ouvertures sont murées et ceux qui sont sortis paraissent inexorablement exclus de la cité natale.

VT, p. 283.

²⁵ MAETERLINCK (Maurice), *La Vie des fourmis / La Vie des termites*, Bruxelles, Espace Nord, n° 396, 2023. Les références à cette édition seront indiquées de façon abrégée directement dans le texte « VF » pour la partie du volume *La Vie des fourmis* ou « VT » pour *La Vie des termites*.

²⁶ REGENT (MATHILDE), postface à MAETERLINCK (Maurice), *La Vie des fourmis / La Vie des termites*, op. cit., p. 367.

²⁷ Ibid., pp. 368-369.

Nous ne voyons que les faits extérieurs et grossièrement matériels et ignorons tout ce qui se passe réellement dans la ruche comme dans la termitière. Il est fort probable qu'elles cachent des mystères vitaux, éthériques, électriques ou psychiques dont nous n'avons aucune idée, car l'homme, chaque jour, s'aperçoit davantage qu'il est un des êtres les plus incomplets et les plus bornés de la création.

VT, p. 317.

En outre, les rapprochements entre le monde des termites et les arts (littérature, peinture, musique) sont nombreux.

C'est sur les croquis de Gustave Doré et les dessins de Victor Hugo que Maeterlinck s'appuie pour aider le lecteur à se représenter les termitières :

Avec leurs aiguilles, leur floraison de pinacles, leurs arcs-boutants, leurs multiples contreforts, leurs couches de ciment qui débordent les unes sur les autres, elles évoquent les cathédrales érodées par les siècles, les châteaux en ruine qu'imagine Gustave Doré ou les burgs fantomatiques que peignait Victor Hugo en diluant une tache d'encre ou de marc de café.

VT, p. 225.

Et les sons et mouvements produits par les termites évoquent ceux d'un opéra :

Elles paraissent être, en effet, sinon les mélomanes, du moins ce que les « futuristes » appelleraient les « bruiteuses » de la colonie. Ces bruits qui sont tantôt un signal d'alarme, un appel à l'aide, une sorte de lamentation, des crépitements divers, presque toujours rythmés, auxquels répondent des murmures de la foule, font croire à plusieurs entomologistes qu'ils communiquent entre eux, non seulement par les antennes, comme les fourmis, mais encore à l'aide d'un langage plus ou moins articulé. En tous cas, au rebours des abeilles et des fourmis qui ont l'air d'être complètement sourdes, l'acoustique joue un certain rôle dans la république de ces aveugles qui ont l'ouïe très fine.

VT, p. 269.

Outre ces bruits divers, crépitements, tic-tac, sifflements, cris d'alarme presque toujours rythmés et qui dénotent une certaine sensibilité musicale, les termites ont encore, en de nombreuses circonstances, des mouvements d'ensemble, également rythmés, comme s'ils appartenaient à une chorégraphie ou à une orchestrique tout à fait singulière, qui ont toujours prodigieusement intrigué les entomologistes qui les ont observés.

VT, pp. 270-271.

Tout a l'air machiné par un génie facétieux, comme dans une féerie du Châtelet²⁸.

VT, p. 296.

Après les abeilles et avant les fourmis, les termites font donc partie intégrante de la dramaturgie maeterlinckienne.

3.2.3. Du naturalisme à la politique

Les insectes sociaux qu'a étudiés le Nobel belge incarnent, par ailleurs, un modèle politique admirable. Alors que La Fontaine s'attachait à dénoncer l'avarice et l'égoïsme de la

²⁸ Théâtre situé place du Chatelet à Paris, il programme des comédies musicales, des opéras, des concerts classiques, du jazz, des récitals et de la danse.

fourni, Maeterlinck procède à une réhabilitation de l'insecte dont il souligne les qualités humaines :

De la fable d'Ésope dont les sources se perdent dans la préhistoire, jusqu'à Jean de La Fontaine, la fourmi fut le plus calomnié des insectes. Opposée à la cigale qu'on avait, on ne sait pourquoi, ornée de toutes les vertus faciles et décoratives, elle était devenue l'acariâtre symbole de la parcimonie soupçonneuse, de la mesquinerie envieuse, de la ladrerie étroite, malveillante, bornée et malodorante. Elle représentait, à côté de la grande artiste empanachée et du reste incomprise, le petit bourgeois, le petit rentier, le petit fonctionnaire, le petit boutiquier des petites rues d'une petite ville sans installations sanitaires; et ceux-là mêmes qui lui ressemblaient le plus la méprisaient le plus profondément. Il fallut, pour la réhabiliter et lui rendre justice, les travaux de nos grands myrmécologues dont le premier en date, nous venons de le voir, est Jean-Pierre Huber.

Aujourd'hui, la preuve est faite ; la fourmi est incontestablement l'un des êtres les plus nobles, les plus courageux, les plus charitables, les plus dévoués, les plus généreux, les plus altruistes que porte notre terre.

VF, p. 39.

L'abnégation, l'altruisme et le dévouement de la fourmi mènent à la constitution d'une « république idéale » (VF, p. 34), la fourmilière :

Chacun donc, dans cet héroïque matriarcat, fait obstinément son devoir au profit de tous, comme si tous n'étaient que lui seul. Le centre de gravité de la conscience et du bonheur n'est pas le même que chez nous. Il n'est pas dans l'individu mais partout où se meut une cellule du tout dont l'individu fait partie. Il en résulte un gouvernement qui est supérieur à tous ceux que l'homme pourra réaliser.

VF, pp. 34-35.

L'organisation des fourmis rappelle alors, à certains égards, les idées prônées par Rousseau, notamment dans *Du Contrat social*, ouvrage de référence pour les révolutionnaires de 1789 et les républicains de 1792. Le philosophe des Lumières y soutient qu'aucune forme de gouvernement ne saurait prévaloir sur la démocratie, à condition que le peuple soit composé de citoyens vertueux et justes, privilégiant le bonheur de tous à leur bonheur individuel.

3.2.4. Du naturalisme à l'écologie

En étudiant le mode de vie des termites et des fourmis, en s'intéressant à leur organisation, Maeterlinck invite l'homme à se mettre à hauteur d'insecte et ainsi à penser autrement sa présence sur terre. Comme l'indique Mathilde Régent,

C'est en pénétrant dans l'univers sensoriel des insectes sociaux, mais aussi en les remettant face à l'homme dans une pensée globale de l'évolution, que nous pouvons vivre l'expérience de décentrement auquel nous convie leur spectacle²⁹.

L'analyse que livre Maeterlinck rejoint alors les préoccupations actuelles et prend des accents prophétiques :

Les fourmis iront-elles plus loin ? L'étude de leur évolution des temps paléontologiques à nos jours ne permet pas d'en décider ; mais il n'est pas impossible que de ce côté se préparent, sinon des dangers, du moins des nuages dont nous aurons à nous occuper. En tout cas, leur marche sera si lente que lorsqu'ils deviendront menaçants, nous n'existerons plus ; car tout semble

²⁹ REGENT (Matilde), *op. cit.*, p. 383.

présager que l'homme, le dernier venu sur cette terre, sera le premier à la quitter, pour aller on ne sait pas encore où.

VF, p. 154.

Il est possible que, pour notre bien, il descende quelque jour d'une planète voisine ou surgisse du côté où nous ne l'attendons plus, à moins que, d'ici-là, ce qui est infiniment plus probable, nous ne nous soyons détruits les uns les autres.

VT, p. 321.

3.2.5. Propositions pédagogiques

UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces / UAA 6 – Relater des expériences culturelles

Par groupes, sélectionnez deux œuvres théâtrales de Maeterlinck et repérez-y la présence de la nature. Présentez ensuite le résultat de vos recherches à la classe en veillant à situer les pièces choisies dans l'œuvre de Maeterlinck³⁰.

UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser / UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure.

Relisez attentivement le chapitre « Les secrets de la fourmilière » issu de *La Vie des fourmis*.

- Identifiez la thèse soutenue par Maeterlinck. Si elle est explicite, recopiez-la. Si elle est implicite, reformulez-la.
- Résumez l'argumentation développée par l'auteur.
- Repérez les concessions et réfutations et reformulez-les.
- Dans ce chapitre, Maeterlinck procède à une réhabilitation des fourmis. Expliquez en manifestant votre connaissance du terme.

UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser / UAA 3 – Défendre une opinion par écrit / UAA 5 – S'inscrire dans une œuvre culturelle et transposer

Lisez la fable de La Fontaine qui suit.

- Listez les défauts attribués par La Fontaine à la fourmi.
- Comparez ce point de vue à celui exprimé par Maeterlinck
- Sélectionnez une autre fable de La Fontaine dans laquelle sont pointés les défauts d'un animal ou d'un insecte. À votre tour et à la manière de Maeterlinck, rédigez un texte dans lequel vous réhabilitez l'animal ou l'insecte. Comme Maeterlinck, effectuez des recherches afin d'appuyer vos propos sur des faits scientifiques avérés.

³⁰ Consulter le carnet pédagogique « Le symbolisme autour de Maeterlinck » pour plus d'informations sur le sujet : <https://www.espacenord.com/fiche/carnet-pedagogique-sur-le-symbolisme-autour-de-maurice-maeterlinck/>.

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La Fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaie.
Vous chantiez ? j'en suis fort aise :
Et bien ! dansez maintenant

La cigale et la fourmi, La Fontaine, Paris,
Gallimard, coll. « Folio classique », 1991, p. 34.

UAA 4 – Défendre une opinion oralement et négocier

Selon vous, ces deux essais de Maeterlinck sont-ils toujours d'actualité ? Quelle que soit votre réponse, appuyez-la sur des arguments variés, pertinents et illustrés par des références claires aux textes.

UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser et UAA 6 – Relater des expériences culturelles

Vous venez de découvrir la trilogie de Maeterlinck consacrée aux insectes sociaux. Rédigez un texte dans lequel vous présenterez et comparerez les trois essais. Votre comparaison reposera sur les bases suivantes :

- La méthodologie utilisée
- Les objectifs visés
- Les domaines concernés

4. Bibliographie

4.1. Sources livresques et revues

- ANDRÉ (Christophe), Kabat-Zinn (Jon), Rahbi (Pierre), Ricard (Matthieu), *Se changer, changer le monde*, Paris, J'ai lu, coll. « L'Iconoclaste », 2013.
- BAILLON (André), *En Sabots*, Toulouse, L'Ether Vague, 1987.
- BAUDELAIRE (Charles), « Correspondances » in *Les Fleurs du mal*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 1972.
- DENIS (Benoît) et KLINKENBERG (Jean-Marie), *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Espace Nord, n° 211, 2006.
- GARY (Romain), *Les Racines du ciel*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1980.
- GEVERS (Marie), *Plaisir des météores*, Bruxelles, Espace Nord, n° 385, 2020.
- GEVERS (Marie), *Vie et mort d'un étang*, Bruxelles, Espace Nord, n° 291, 2009.
- GIONO (Jean), *L'Homme qui plantait des arbres*, Paris, Gallimard, 1996.
- HESSEL (Stéphane), *À nous de jouer*, Paris, Autrement, 2013.
- JACQMIN (François), *Les Saisons*, Bruxelles, Espace Nord, n° 50, 2016.
- KRISTINK (Nelly), *La Rose et le Rosier*, Bruxelles, Espace Nord, n° 311, 2012.
- LA FONTAINE (Jean de), *Fables*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1991.
- LAMARCHE (Caroline), *Le Jour du chien*, Bruxelles, Espace Nord, n° 281, 2017.
- LAMARTINE (Alphonse de), « L'Automne », dans *Les Méditations poétiques*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2006.
- LEMONNIER (Camille), *Un Mâle*, Bruxelles, Espace Nord, n° 130, 2005.
- LEY (Madeleine), *Olivia*, Bruxelles, Espace Nord, n°32, 2021.
- MAETERLINCK (Maurice), *La Vie des abeilles. L'Intelligence des fleurs*, Bruxelles, Espace Nord, n° 381, 2020.
- MAETERLINCK (Maurice), *La Vie des fourmis / La Vie des termites*, Bruxelles, Espace Nord, n° 396, 2023.
- RONSDARD (Pierre de), « Contre les bûcherons de la forêt de Gastine », *Élégies XXIV in Ronsard. Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Les Confessions*, Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 2009.
- SCHOENTJES (Pierre), *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*. Marseille, Wildproject, coll. « Tête nue », 2015.
- WILLEMS (Paul), *Chronique du cygne*, Bruxelles, Espace Nord, n° 171, 2001.
- WOUTERS (Liliane), *Paysage flamand avec nonnes*, Bruxelles, Espace Nord, n° 319, 2013.

4.2. Sources internet

- BERGEN (Véronique), « Maeterlinck : des abeilles et des fleurs », dans *Le Carnets et les Instants*, URL : <https://le-carnet-et-les-instants.net/2020/12/25/maeterlinck-la-vie-des-abeilles-suivi-de-l-intelligence-des-fleurs/>, consulté le 27 avril 2022 ;
- BLANC (Nathalie), CHARTIER (Denis), PUGHE (Thomas), « Littérature et écologie : vers une éco-poétique », dans *Écologie et politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008/2, n° 36, URL : <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2008-2-page-15.htm>, consulté le 21 mars 2022.
- BUEKENS (Sara), « L'éco-poétique : une nouvelle approche de la littérature française », *Elfe XX-XI*, 8/2019, mis en ligne le 10 septembre 2019, URL : <https://journals.openedition.org/elfe/1299>, consulté le 18 mars 2022.
- LIBENS (Christian), *Dossier L. Nelly Kristink*, sur *Service du livre luxembourgeois* [En ligne]. URL : https://www.servicedulivre.be/sites/default/files/nelly_kristink.pdf, consulté le 25 janvier 2023.
- LUONG (Julie), « Nature et littérature : nos consolations », dans *Espace de libertés*, novembre 2019, n° 283, <https://www.laicite.be/magazine-article/nature-litterature-nos-consolations/>, consulté le 25 mars 2022.
- MOUZE (Lætitia), « La proximité entre l'homme et l'abeille : un point de vue poétique (Maurice Maeterlinck) », dans *Labyrinthe* [En ligne], 40 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2015. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4301>, consulté le 29 juin 2022.
- MOUZE (Lætitia), « L'abeille et la ruche comme métaphores politiques chez Maeterlinck », dans *Labyrinthe* [En ligne], 40 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2015. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4328>, , consulté le 29 juin 2022.
- MOUZE (Laetitia), « L'abeille entre science et poésie », dans *Labyrinthe* [En ligne], 40 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2015. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4319>, consulté le 29 juin 2022.

Les écrivains belges et la nature

de l'observation à l'éveil écologique

C A R N E T

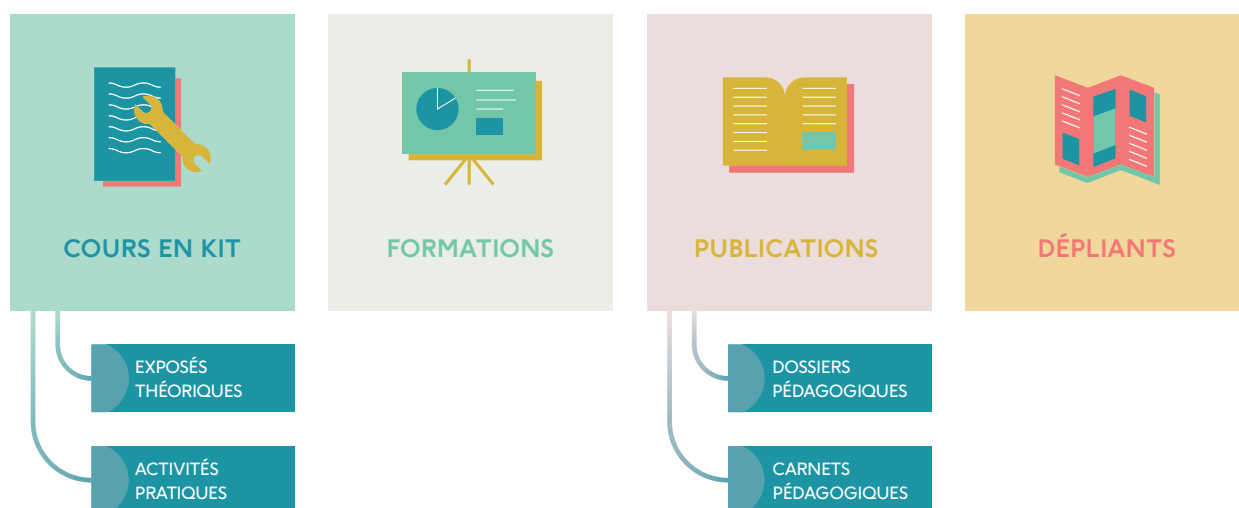
P É D A G O G I Q U E

réalisé par Laura Delaye



Découvrez l'offre didactique de la collection
sur l'**espace pédagogique** du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.